

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 32

Artikel: Dernier écho du 1er août
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

DERNIER ECHO DU 1^{er} AOUT

A la veille du 1^{er} août, un journal lausannois a publié un petit article, dont l'auteur exprimait son regret de voir la fête nationale, célébrée ce jour-là, perdre peu à peu le caractère de simplicité qu'avait voulu lui donner, lors de son institution, le Conseil fédéral, pleinement approuvé par la majorité des Chambres.

Pourquoi donc avoir compliqué, sans profit aucun pour la solennité de cette manifestation nationale, le programme élaboré au début, si simple et d'une inspiration si élevée : sonneries de cloches, à la même heure, au déclin du jour, dans toutes les localités du pays, villes, villages, hameaux, et le soir, feux de joie sur les collines et les montagnes ? Et puis, les édifices publics pavés, de même que les demeures des bons patriotes.

On n'a pas su se contenter de cela. Il a fallu des fanfares, des discours, des réjouissances de tous genres et les pétards infernaux. A quoi donc tout cela rime-t-il ? Que peuvent nous dire de nouveau, sur ce sujet, les incorrigibles orateurs ? Quelle illusion est la leur, s'ils se croient nécessaires en pareille occurrence. Combien plus solennel, combien plus impressionnant, ce sublime concert s'élevant vers le ciel et où la voix grave du bourdon s'allie au chant joyeux de la cloche argentine. Combien plus émouvant aussi, le spectacle de ces feux s'allumant sur les hauteurs, comme autant d'offrandes solennelles sur l'autel de la Patrie.

L'expression publique de ces regrets a provoqué des répliques. On nous a entr'autres reproché — ce qui est absolument faux — de méconnaître la générosité et le patriotisme des sociétés de musique, de chant, de gymnastique, qui, spontanément, organisent le soir du 1^{er} août des concerts-spectacles sur les promenades publiques. On a, mais en vain, cherché à nous convaincre que cela était nécessaire, que la population s'y intéressait vivement, etc., etc. La curiosité populaire et la gratuité de ces manifestations sont pour beaucoup dans l'empressement de la foule. Bref, l'auteur de l'article a, pour cette fois, du moins, donné un coup d'épée dans l'eau. Mais il a une consolation : c'est de n'être pas seul de son avis. Voici, en effet, ce qu'écrivait dans la *Gazette de Lausanne* du 4 août, son correspondant de Berne, notre confrère P. G. :

« Un peu partout, on cherche à réagir contre la grossière déformation qu'a pris avec les années, la célébration de la journée nationale. Comme le disait si bien l'autre soir l'ami qui vint parler aux Romands de Berne, on ne mérite sa patrie que dans le recueillement. C'est à cette pensée que répond entièrement la grandiose simplicité avec laquelle fut commémorée, il y a 34 ans, le sixième centenaire de la première alliance. La sonnerie générale de toutes les cloches du pays et les feux de joie dont se constellent, la nuit tombée, les sommets sont, dans leur forme la plus digne et la plus parfaite, les symboles du recueillement et de la joie intérieure qui seuls peuvent donner à cette fête sa signification. Les cloches, harmonieuse action de grâce aux ancêtres, traduisent aussi l'invocation divine par laquelle s'ouvre notre charte constitutionnelle,

comme elles forment le préambule du premier acte de notre alliance ; les feux, dont la flamme monte dans le ciel assombri sont des signes de foi et d'espérance en l'avenir.

» A ces éléments primitifs sont venus avec les années s'ajouter des choses laides et vulgaires. Le 1^{er} août prend tout doucement l'aspect d'une fête foraine. »

Puisse la réaction à laquelle fait allusion l'auteur des lignes ci-dessus n'être pas vaine !



DAI SAOCESSON BON MARTSI

LA mère Bossaton veindâi de tot dein sa boutique. Quinte taquenisse que fusse, on pouâve lo lâi trovâ : dâi z'écoulette, dâi toupene, dâi terrene, de la catsegnarda, dâo sucro, de la sau, dâo taba à nicliâ, dâo schurtse, dâo griessebaque, dâo supro, dâo bacon ; dâi saocesson et ceint z'auto z'affère. L'étai iena de cliâo boune et vilhie boutique dâi z'auto iâdzo avoué dâi trallliâ et dâi teret et la mère Bossaton qu'alâlve et vegrâi permi tot clli commerce. Du tota dzouvena l'avâi veindu dein sa boutique et lè bouibo l'avant adî vussa avoué sa crèpina rossetta, son felet per dessus sè cheveu ; son cazvinkâ de matâire naïre et sè babouche fête pè to pénitencie, lo Schalwer quemt on l'appellâve dein clli temps. Cougnessâi ti lè mousse dâo velâdzo que lâi vegrant queri dâi tralllette à la bise âo bin, iè fémalle, de la lanna po repèssâi lâo tsâosson. Vendâi bon martsî medâi que l'ausse po vivre, ne sè tsaillessâi pas de lâissâi dâi moui de batse à sè cousin remouâ et n'avâi pas dâi z'auto pareint. Pouâve vo dere ti cliâo que sè maryâvantein de la coumouna, ti lè batsî, quand l'è que l'avant fé lè gousâ de femme, lè mousse que l'étant coumandâ po veni dein sti mondo, à quin monveint dèvessant betâ lo nâ à la portetta et gosse, et cein et tot lo reste.

Lâi avâi tot parâi oûie que bourlâve la mère Bossaton et que n'avâi jamé pu défini à tsavon, l'è iò son vesin Jérôme Raffi atsetâve sè saocesson. Quasu ti dè dzo, lo père Jérôme, que l'étâi dza vilhio valet et que viquessâi tot solet vegrâi vieilli, aprî que l'avâi medzi la soupa dâo né, vè la mère Bossaton. L'arrevâve adî avoué son couti d'onna man et de l'autra son pan et son saocesson et finessâi son repè pè la boutique. Et que clli saocesson dèvessâi ître ride bon po cein que Jérôme Raffi ein avâi po demi-hôra aprî à sè lètsi lè potte, à fère allâ et veni sa leinga dein son mor, à queri dein tota sa mâchoire po coudhi retrovâ onna biossetta que n'ausse pas ètâ tortelhiâ à tsavon pè lè martsî. Lâi avâi pas onna moça que sè pèsâi. Clli saocesson cheintâi rido bon, cré mille bourion !

Mâ iò l'atsetâve-te ? La mère Bossaton ein veindâi, mâ Jérôme lâi ein avâi jamé rein dè-

mandâ et fasâi pas boutseri. On coup, lâi avâi de :

— Cò tè fourne tè saocesson ?

Et Raffi l'avâi fè reponse :

— L'è lè caïon.

N'avant jamé redèvesâ de lâo saocesson. Tote lè veillâ, vè nâo hâore, Jérôme Raffi s'ein allâve droumi dein son ottô et lo leindemain né, à sât hâore l'étâi requie avoué son couti d'onna man, son pan et son saocesson dein l'autra.

Onna veillâ la mère Bossaton pèsâve po on crutse de pâvro à la felhie à Dzeliet. Tot d'on coup, sè pas quemet cein s'è fé, mâ ie vâi que Raffi l'avâi prâi on saocesson et l'avâi betâ dèso sa roulhière. Sti coup, la boutequanna l'a comprâ iò son vesin sè fournessâi de tsè. Quand la felhie à Dzeliet l'a ètâ via, ie va vè lo larro et lâi dit :

— Te sât, Jérôme, ne pu, tot parâi, pas tè lâissâ clli saocesson po clli prix ?

— Tant pis, que repond tot bounameint lè Raffi, mène ne pu pas lo payi pe tché !

L'a adan repousâ lo saocesson, mâ n'a pas arretâ de veni veilli por tot cein.

Ah ! lo bon vilhio temps.

Marc à Louis.

PROCÈS D'HERETIQUES

DEUX procès de ce genre furent jugés à Orbe dans le courant du XV^{me} siècle. Nous en avons fortuitement retrouvé les traces dans les archives de la maison de Châlons, déposées en majeure partie aux archives du Département du Doubs, à Besançon, dit la *Feuille d'Avis d'Orbe*. Malheureusement, les pièces les plus importantes, telles que les enquêtes, les interrogatoires et les sentences définitives ayant disparu, il est impossible de faire un historique complet de ces deux affaires.

La première en date est celle d'un notaire nommé Aymonet Tissottet. Né vers 1390, il fut tout d'abord clerc juré de la Cour de Justice de Montagny sur Yverdon et se fixa pendant un certain temps à Grandson. En effet, on possède un acte daté de cette ville le 20 septembre 1419, par lequel il déclare que Pierre de Jougne, receveur de la Seigneurie de Montagny, a vendu au marché d'Yverdon les blés provenant de sa recette.

Plus tard, il vint s'installer à Orbe où il fut brûlé vif en 1447. Marguerite, sa femme, fille de Mermet de Lutry, vivait encore en 1456. De quoi fut-il accusé ? Nous ne le savons pas exactement. Les textes parlent d'une cause en hérésie ; contentons-nous de ce renseignement en nous référant à ce qui a été dit plus haut.

Le fait est qu'il fut arrêté le 6 août 1446 par les soins de Pierre de Jougne, déjà nommé, alors châtelain d'Orbe, et incarcéré le même jour dans les cachots du château. Dès cette date jusqu'à celle de son exécution qui doit avoir eu lieu en mars ou avril de l'année suivante, l'instruction et le jugement de son procès n'exigèrent pas moins de dix audiences, sans compter de nombreux voyages du tribunal, à Lausanne, à Jougne et à Nozeroy, résidence habituelle du Prince d'Orange, seigneur d'Orbe.

Ces allées et venues occasionnent des dépenses assez considérables pour l'époque, dont le rece-